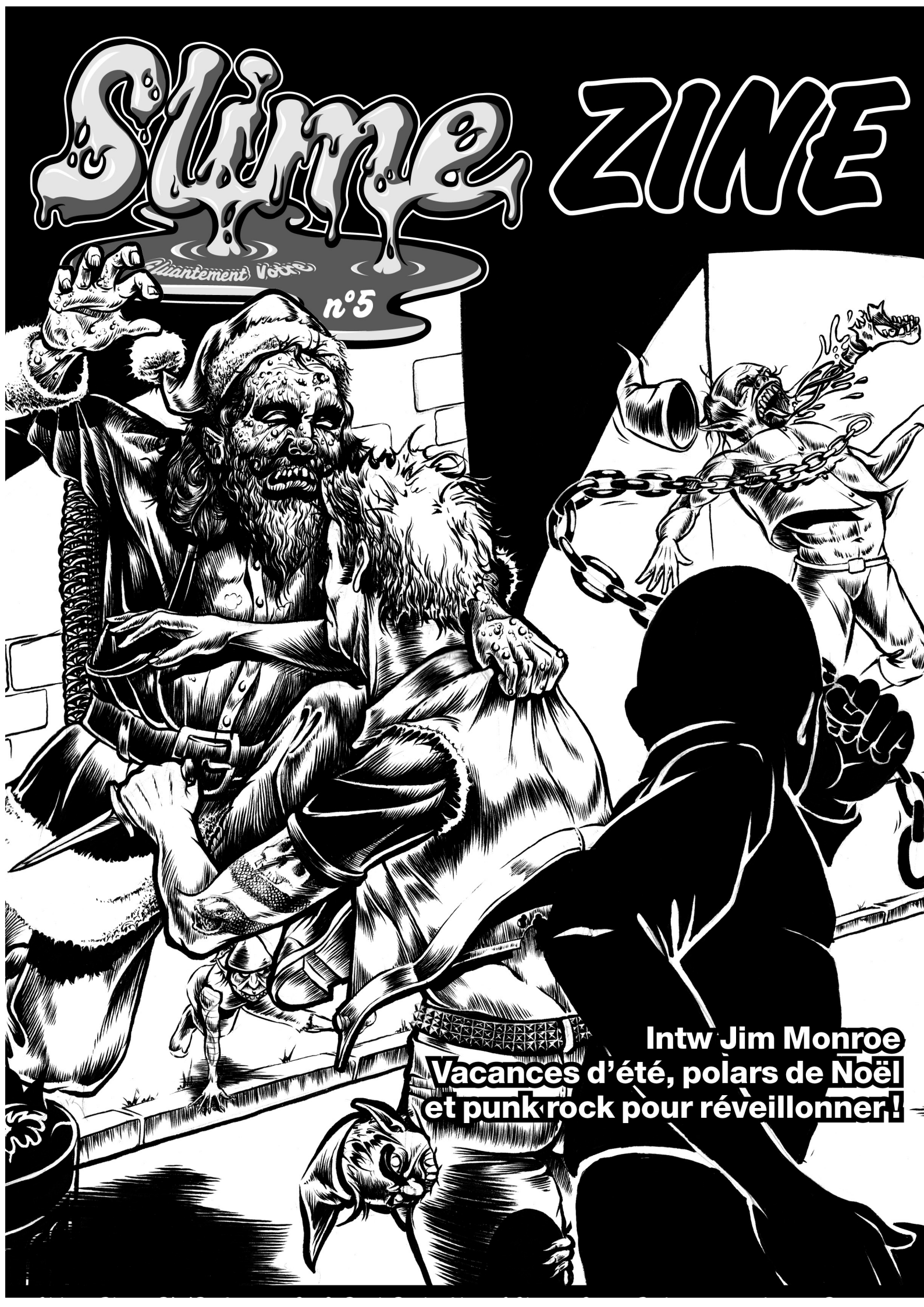

Slime ZINE
Gluantement Vôtre
n°5
Intw Jim Monroe
Vacances d'été, polars de Noël
et punk rock pour réveillonner !

Nous voilà reparti pour un nouveau numéro de Slime Zine. Le cinquième. Celui-ci est particulier car je suis le seul chroniqueur et qu'il s'agit d'un split avec Mickson, l'ami du nord. Comme de coutume dans ce genre d'exercice, voici un petit topo sur cette amitié lointaine mais solide.
J'ai rencontré Mickson entre 2000 et 2001. Il était venu rendre visite à Sam pendant les fêtes de fin d'année et on avait passé nouvel an ensemble, chez moi à Besançon. Un poil plus tard, quand Sam a rejoint Hawaii Samurai, dès qu'un concert était programmé sur Lille et alentours, on dormait systématiquement chez l'ami Mick. C'était toujours un vrai plaisir. Il trainait avec nous dans les loges, on parlait musique, ciné, on blaguait, on vidait le frigo, et on décollait à des heures bien avancées pour rejoindre son abris anti-morosité ambiante histoire de passer une nuit pleine de douces rêveries. Le lendemain, quand on avait le temps, on mettait un coup le nez dehors, on faisait des courses et on rejoignait la tanière pour engloutir pizzas, cannettes et VHS. Sans vouloir dégainer l'artillerie sentimentalo- nostalgique et vous faire le coup de la madeleine, je garde ces moments anodins en apparence comme de vrais marqueurs de ma vie d'adulte. Le jeunot que j'étais encore en prenait plein les mirettes. Fanzines, figurines, comics à tire larigot, bouquins, disques et cassettes étaient étalés au quatre coins de la pièce. Dormir dans un temple reste une expérience ésotérique. Il nous a toujours hébergé avec la bienveillance et l'accueil d'un hôte digne de choix. On bavassait aussi bien sur les compilations *Back from the Grave* que sur les Goo Goo Dolls, on pouvait évoquer dans la même phrase le film *Cobra* avec Sly ou des sucreries de type *That Thing You Do*, ou encore vanter la noirceur du *Démon dans ma peau* de Jim Thompson ou les pitreries du dernier Joe Matt.
Ils avaient crée avec Jennifer le zine Facts from the Vault : Chroniques littéraires et musicales, petits textes sur la vie plein d'humour et de cynisme agrémentés de dessins en vrac... hormis une esthétique et des orientations légèrement différentes, on est pas très loin de ce que je présente ici !
Bien qu'aujourd'hui nos contacts se réduisent à de simples mails, je trouve toujours autant de plaisirs a échanger avec lui, à écouter ce qu'il me conseille, à prendre ce qu'il me donne.
Quand il m'a proposé de splitter, j'étais de suite bouillant. Impossible de refuser même si j'avais laissé le zine de coté. On avait projeté de sortir une première fois la « bête » presque un an plus tôt, mais les hostilités ont dû être retardées. Je plaide coupable. Très dur pour moi d'aligner des mots et d'en faire des phrases ces derniers temps. Du coup, j'avais timidement commencé il y a plusieurs mois et repris dernièrement alors ne vous étonnez pas de retrouver des chroniques de disques qui datent un peu, certains groupes ont eu même le temps de ressortir de nouveaux albums depuis. J'espère que vous serez indulgents pour ce manque de rigueur... Pour ceux et celles qui connaissent Slime, ça ne choquera pas plus que ça, habitués aux contenus qui sentent la soupe rance.
Je n'ai plus qu'a vous souhaiter une bonne lecture,
See ya in da fosse,

Slim Buen

Merci à Virginie et Toto pour les relectures, Chloé pour le dessin des Feelies, Laur pour la traduction, François pour la photo de Shantanu des Daikaiju et Tom pour sa magnifique couverture.

Kiss à Nonie, Holly et la Mame.

slimefanzine@yahoo.fr

Ce qui a tourné pendant la conception du zine :
Kevin Morby *Still Life*, Black Zombie Procession *vol III,* Echo and the Bunnymen *Crocodiles*, Necronomikids *s/t,* Don Covay *See Saw*, Nas *It Was Written*, Death *Human*, Akron *Voyage Of Exploratio*n, *Country and Western Hit Parade 1957*, Jimmy Eat World *Damaged*, The Quakes *Psyops*, Lee Dorsey *Workin In The Coal Mine*, Farside *The Monroe Doctrine*, Charles Mingus *The Black Saint and the Sinner Lady*, Ride *Going Blank Again*, Damone *Out Here All Night*, Daikaiju *Phase 2*, Ike Reiko *Kokotsu No Sekai*, *Doug Sham and Band*, Notorious Big *Ready to Die*, Polvo *In Prism*, Abhinanda *Sensless*, Alice Coltrane *Ptah The El Daoud*, Low *Things We Lost In The Fire*, Eden Abhez *Eden's Island*, Bob Mould *Beatuy and Ruin*, PIL *First Issue*, Get the Shot *No Peace in Hell*...

Mon double fanzinesque m'avait branché dans un de ses précédents mails pour que je fasse un petit report sur mes vacances aux States. Pas vraiment à l'aise avec cette idée, par fausse pudeur sans doute, préférant écrire sur une tournée par exemple, j'avais décliné l'invitation. Les States, tout a été à peu près écrit dessus, non ? Qui ça va intéresser les tribulations d'un gratteur de poussière du siècle dernier. Y'a déjà tout sur internet, et en mieux ! Puis, je me suis dit qu'il pourrait toujours y avoir deux/trois choses marrantes à mentionner, des tranches de vacances distrayantes et que finalement, ça peut avoir tout bonnement sa place dans un zine ! Sans vouloir être trop lourdingue non plus sur ma vie touristique – *I hate tourists !* dixit the Freeze – , j'ai décidé de traiter ça façon presse-poubelle : en vrac, une douzaine de minis-chroniques extirpées de cette grande balade maniaco-passéiste de trois semaines entre juillet et août 2013.

Des étoiles : On aperçoit au loin Dark Vador, Shrek, Mickey et Superman mais on bifurque vite fait avant que l'oppression soit totale. Sur le retour, on explore cette bouquinerie monumentale sur Hollywood Boulevard consacrée exclusivement au cinéma. Un peu de neuf, des rééditions d'ouvrages obscurs mais surtout des secondes mains, des tonnes de fanzines, des biographies d'acteurs enfouies à tout jamais dans les méandres du business bis/ter hollywoodien, et des secteurs pour chaque genre. Ici l'escabeau est obligatoire ! Ambiance Lectures Diaboliques garantie !Vous pouvez demander n'importe quoi au vendeur, le mec connaît le 7ème art de A à Z. J'ai jamais vu autant d'ouvrages, de revues spécialisées avec des classements aussi détaillés entre quatre murs. Je ressors avec des numéros de Cinema Retro, un livre capital sur les films avec des singes, les Famous Monsters me tendent les bras mais j'ai déjà presque plus un radis. Je vais devoir en déboucher des éviers pour me remettre à flot en rentrant, mais que voulez-vous, je fais encore partie de cette génération Pierrafeu qui aime posséder des objets chez soi. Quel abruti !

Austin, Hotel Vegas, 6th Street, un lundi soir : Quand on me dit Austin, je pense entre autres à Butthole Surfers, Scratch Acid, Big Boys, Riverboat Gamblers, Mineral, Dough Sam, les Vaughan Brothers, mais aussi et surtout à Roky Erickson et Nick Curran. J'ai eu la chance de voir ces deux derniers. Roky, avant qu'il ne soit exploité par une bande de hippie mollassons et Nick Curran en Allemagne, avant qu'il ne passe l'arme à gauche suite à un long cancer. Ici, il semble avoir marqué les rockers de son empreinte. Tampon a son effigie au Continental Club, T-shirts mémoriels chez Anton's et nombreux concerts de soutiens pour tenter de lui payer ses frais médicaux. R.I.P mister Curran. Ce soir, sur scène, rien de tout ça. C'est la nouvelle génération, celle à barbe, en shorts en jeans très courts et débardeur étiré sous chemisette. Quatre groupes : Booher, Wildfires, David Israel et Alex Bleeker and the Freaks. Juste ce dernier retiendra mon attention même si je loupe une bonne partie de leur show. Ils sont signés chez Woodsist qui héberge dans leur écurie les pop-hitmakers de Babies. Les groupes enchaînent à la vitesse de lumière, à peine dix minutes de pause et une demi-heure de set chacun. Il y a du monde au bar et la terrasse gigantesque est bien blindée également. On tombe sur une bordelaise, par hasard, la seule française du bar, et on passe en revue la moitié des groupes français que l'on connaît, et on termine sur Mister Gwardeath, figure internationale bien de chez nous ! Assez fou cette ville, du monde partout, tout le temps, des lieux à profusion, une faille spatio-temporelle du rock.

TV Casualty : Une soirée où on est tous crevés, on reste à l'appart. J'allume la télé. Le nombre de reality-shows fait flipper. Les chaînes de VPC encore pire. Je tombe sur une émission sur l'histoire de la prohibition plutôt cool. Merde, ça coupe toutes les dix minutes pour les pubs. Insupportable. Je regarde les DVD's dans le meuble en face de moi. Pas graille à se mettre sous la dent. J'opte pour Clerks. En le regardant, je me dis que ça fait un bail que je l'ai pas vu. Je me marre dès la première scène. Une couverture sur les guibolles, une canette à la main et je passe une de mes meilleurs soirées à San Francisco.

Goner Records : Magasin et label mythique de Memphis comme on en fait de moins en moins. On peut retrouver, entre autres, dans le catalogue : Ty Segall, Oblivians, Limes, Guitar Wolf, Reatards… Bref un temple du garage et surtout un disquaire prêt à faire trembloter n'importe quelle main droguée à la matière vinylique. Des 45t à foisons, cheap pour la plupart avec de gros bacs réservés uniquement à la musique de Memphis toutes périodes confondues. Mes côtés « maniacs » me reprennent. C'est grave docteur ? Je sue, je retourne les caisses qui n'en finssent pas. Je ne pourrai pas tout faire, je le sais, je serai fatigué avant – surtout les potes et potines qui m'attendent dehors – mais je sors quand même avec du Goldwax, du Stax/Volt, du Hi, du Sun et les dernières prods Goner. Acheter local disent les petits producteurs. Poussière dans les rayons, poussière sur les trottoirs, poussière dans ma tête, le passé me rattrape toujours. Pas celui que j'ai connu mais celui d'un autre Memphis, encore bien présent faut-il croire. Comme un conte légendaire, qui se repasse de génération en génération…

Loueurs de caisses, Memphis, TN: « Yes Sir. No problem Sir.» Et en douce, il essaie de te refiler tout un tas d'assurances, des merdes en plus qui ne servent à pas grand-chose... Faut pas lâcher…. Le gazier est sûr de lui, souriant, dos droit, épaules larges. Le sourire commercial ? C'est lui qui l'a inventé ! Mais non, il nous refilera pas sa came. Dans ces endroits, faut toujours être vigilant, spécialement quand on a affaire aux loueurs de caisses…Au bout du troisième, tu commences à être rodé.

Clarksdale, MS : Désertifiée, petite, pas très riche, la ville de Clarksdale, n'a rien pour attirer les étrangers à part son statut de ville historique du blues. On passe une nuit dans une cabane en bois au milieu des champs. L'endroit est magique. On est frappé par le même syndrome de liberté que Tom Sawyer ! Juste à côté de la bicoque, une ancienne gare reconvertie en troquet. A l'intérieur, le patron le plus cool de la terre. Il y a quasiment pas un chat. Au bord de la petite scène, assis sur un tabouret, un mec joue de la guitare. Il a une voix magnifique. Un vieux piano traîne derrière lui. Tous les dix morceaux environ, un de ses compagnons le relaie. Un seau est placé devant la scène, pour les tips. C'est presque sitcomien comme situation. Le mec chante de la folk, du blues, des classiques du rock avec pureté, précision et puissance, comme j'ai rarement entendu. Tellement cliché et tellement bien fait, un exercice de style à lui seul. Tous ses punk rockers avec leurs formules folky faites dans l'urgence peuvent aller se rhabiller. Ce mec est inconnu, mais on a failli verser notre larme. *There's a tear, in my beer…*

Un vieil homme : Austin, un supermarché. On fait les courses pour la semaine. On s'emballe sur les produits. Trop cool, il y a plein de trucs zarbis. En bout de caisse, un vieil homme range les courses dans des sacs. Quel âge a-t-il ? 70, 75, 80 ans ? Il me fait penser à mon regretté grand-père. C'est donc ça le fameux revers de la médaille ? Quand la pension retraite devient incertaine, et qu'il faut compléter avec des extras. Mais jusqu'à quel âge devra-t-il porter des sacs pleins ? Il nous sourit, je l'aide, je suis mal à l'aise. Quand les lois protègent de moins en moins les plus faibles, les indésirables et que ça nous jaillit à la figure, ça fait toujours drôle sur le moment…

Country Style : On reste dans l'ancien. Le Broken Spoke, dance hall, best honky tonk music in Texas ! Le lieu existe depuis 1936. Bob Wills, Ernest Tubb, Roy Acuff y sont passés. Willie Nelson y a fait ses débuts et la miss Dolly pose comme d'hab, décolleté tout devant avec le proprio. Le groupe de ce soir balance que des standards avec maîtrise – de Santo & Jonnhy à Townes Van Zandt – et tout le monde danse. Dépaysant cet endroit. On a un peu hésité avant de rentrer. Vingt minutes plus tard, on se faisait interviewer pour une émission de Nashville ! Pas moyen de passer incognito avec cet accent ! La country a ce statut particulier d'être une musique populaire héritée des musiques traditionnelles européennes et du blues comme on l'oublie vite mais que seuls les américains semblent comprendre. Attention je parle de country et pas d'indie folk bricolée à la va-vite et mal chantée par le premier hipster venu – référence faites aux nombreux concerts à 5 dollars auxquels j'ai assisté dans les petits lieux pendant ce voyage, dont les noms des groupes s'effacent aussi vite que l'auréole faite par le verre de bière sur la table d'une terrasse quand la température dépasse les 35 degrés. Ouais, pour beaucoup de monde, la country c'est une musique de beaufs, de conservateurs, voir de dégénérés… En fait, je dirais, dans l'absolu, pas plus ou pas moins que d'autres musiques qui ont un plus gros capital sympathie pour le grand public comme le flamenco, la samba ou le jazz manouche… Enfin j'écris ça, j'écris rien, j'ai pas lu d'études à ce propos…

Herbivore : Manger végé à S.F. , c'est aussi simple que manger un bœuf bourguignon à Beaune ou une choucroute à Strasbourg. D'ailleurs c'est même le cas un peu partout aux States. Je vais pas souvent au restac, mais là j'y suis retourné deux fois ! Repas cheapos, variés et copieux – rares en France, car souvent végétarien est associé à qui mange peu, voir juste des racines. Les lacunes chez nous sur ce point sont désespérantes. Ouvrir un Herbivore à Besac, ça branche personne ?

Descendents : C'est notre avant-dernier soir à San Francisco et le seul « gros » concert du périple hormis peut-être Adam Ant et Prima Donna au classieux Belmont d'Austin. Ce soir, ça se passe sur le port dans une arène pendant l'America's Cup Pavilion sponsorisé notamment par Louis Vuitton ! L'ambiance est pourtant familiale et décontractée, pas stressante. Les plus jeunes avec des dossards Pennywise et tout l'attirail « punk » semblent bouillonner d'impatience. Des pères et des mères de famille accompagnés de leurs grands enfants attendent eux aussi patiemment leurs idoles de jeunesse – pour le coup Descendents – en périphérie du circle pit qui se dessine gentiment. Sur scène, on observe quatre plateaux complets déjà installés les uns derrière les autres. Jamais vu ça ! Quatre batteries montées en file indienne, on dirait une expo chez Guitar Center !

On a dû se taper 311 en première partie. L'horrible groupe de fusion, avec des mecs apprêtés comme des mannequins en vitrine d'American Apparel. Ils ont osé faire *The Wall* de Pink Floyd. Des gens dans le public se sont regardés vraiment chelous, genre c'est pas vrai, me dit pas qu'il le font ! Ils tournent des talons et nous aussi. Ça caille à fond sur le port mais pas moyen d'en voir davantage. Ensuite vient Pennywise. Je n'ai jamais été vraiment dedans mais dans la fosse ça passe nickel. Bonne attitude, bon son et un final évident avec *Bro Hymn* où tout le stade se met à chanter, de 16 à 56 ans ! Une femme pré-sexagénaire vient nous parler. Elle a capté qu'on était étrangers :

-« Ah … Français ! Je connais bien Paris et Londres également ! J'ai un appartement là-bas... »

-« Londres c'est pas donné ? » dis-je pour être poli.

-« L'argent n'est pas un problème pour moi ! » rétorque Jennifer Hart.

OK. Soit elle est timbrée, soit elle vit sur une autre planète, celle des rentiers. Dans tous les cas, on ne vient pas du même monde !

-« Vous avez un beau pays mais vous devriez un peu plus vous ouvrir au monde... » conclut-elle.

Merci du conseil Madame, mais vous, vous devriez peut-être nous prendre à peine moins de haut… C'est le tour de Descendents. Milo ouvre avec une phrase du genre : « C'est bizarre de se retrouver là après tant d'années… vieux, les cheveux gris et portant toujours un t-shirt des Germs ! » Clairement, on est venu pour eux avec Macst. Le son est moins bon que pour Pennywise. Je regarde bien le Bill pendant le show. J'adore son style. Patte lourde et précise. Le chant est à peine sous-mixé, dommage. On fredonne quand même tous ces tubes qui défilent même si on reste sur notre faim niveau set liste.

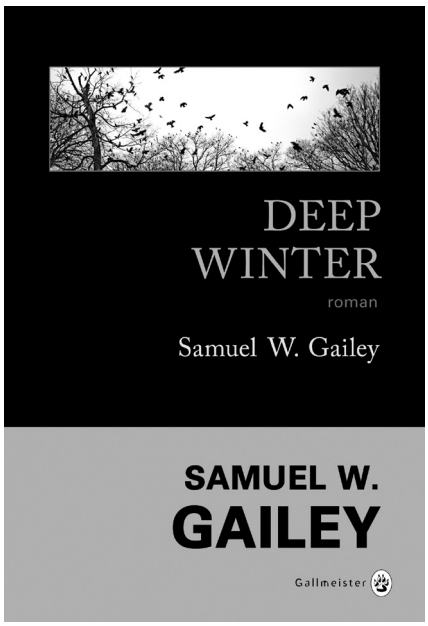
Bon, quand il y a autant de tubes, forcément certains passent à la trappe. C'est au tour de Sublime with Rome. Je perds Macst dans la foule. Je peux pas rester plus de trois morceaux, je rentre à pince, seul. Je passe malgré moi un coup dans Mission, le quartier où apparemment faut pas trop traîner la nuit, et je retrouve ma route en demandant mon chemin. Pas terrible cette ville…

Un lac : On est au cœur du Texas. On a chaud. On veut se baigner. Rien de plus simple ! On prend la carte et on regarde où on veut bifurquer. Des lacs et des réserves naturelles, il y en a partout. On en choisit un au pif. C'est le lac Withney. Minus sur la carte. On roule dans la cambrousse, on croise personne et on arrive dans une réserve naturelle méga clean. Des bambis croisent notre route. On ralentit, puis on arrive au lac gentiment. Il y a quatre personnes. L'eau est à 30 degrés et le soleil tape dur mais que c'est chouette. Je flippe deux trois secondes des serpents et je me lance. Pas de bestioles dangereuses à l'horizon, très peu d'humains, pas de déchets, le rêve pour quelqu'un qui n'est pas un adepte de la baignade…

He-Man : En voiture, côte de San Diego, proche du campus avec ses bâtisses nickels, ses piscines olympiques et ses palmiers par milliers. Un mec court torse nu en bordure de route. Son corps n'est pas humain. Muscles massifs, contours presque dessinés à la bombe façon 300, un équilibre parfait, des proportions telles une sculpture greco-romaine version 2.0.Ils sont des dizaines dans le genre à courir le long des larges trottoirs. Voir des gens s'activer, transpirer, je trouve ça rassurant. Ils font encore partie de l'espèce des marcheurs-coureurs. On est pas encore au stade ou on va tous se déplacer en gyropode. Vouloir être en forme, bien dans son corps, rien de plus logique. Personne n'aime être malade, fragile ou déprimé. Faire du sport c'est pas plus abrutissant que fumer des clopes, sniffer du speed ou boire du jaune et finir avec un cœur de papy à 40 ans. Je donne pas de leçon, je m'en cogne, je suis loin d'être monsieur hygiène de vie au top, c'est juste pour la comparaison. Mais là, c'est autre chose. Un truc qui m'échappe. Je me demande, combien d'heures par jour il faut passer dans une salle pour avoir un tel buste et quels produits pharmaceutiques doit-on ingurgiter régulièrement. Ici c'est la culture du boost. Vers quel idéal courent ces gens ? Préparent-t-ils une guerre ? Sont-ils payés pour ça ? Ont-ils le temps de lire l'intégrale de James Lee Burke ? Ou alors, attendent-ils le prochain casting pour les Maîtres de l'Univers ?

Crimes, Flingues, Flics et Société : Pas de cannettes ce soir, c'est couvrante et polars !

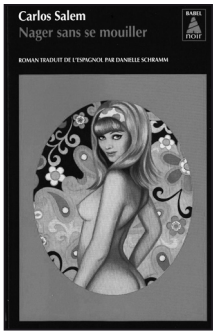
Ces derniers temps j'ai regardé peu de films. Ça marche par période. D'autres chats à fouetter, moins d'excitation à dénicher des perles rares et flémingite aigus en ce qui concerne les salles obscures. Par contre, la moindre petite heure qui se dégage, c'est avalage de pages. Presque un besoin naturel. Du coup pas de movies pour moi dans ce numéro – je pense que l'ami Mick s'en chargera amplement pour remplir le quota du zine - mais des bouquins qui s'entassent et d'autres qui n'attendent qu'a se faire dévorer…



Le roman de Noël !
Deep Winter, Samuel W. Gailey

Premier roman d'un illustre inconnu publié par la maison d'édition Gallmeister, spécialisée dans le récit où la nature vaste et dominante se retrouve systématiquement en toile de fonds. Ils ont notamment réédité *First Blood*. J'avale le book en trois jours. Rare pour un polar. Écriture très fluide, psychologie des personnages simple mais pas caricaturale et une multitude de références à la littérature noire et aux films de genre. J'ai passé une soirée en compagnie de l'auteur qui faisait un passage dans la librairie en bas de chez moi. L'homme a écrit pas mal de scénarios pour la télévision et le cinéma ce qui se ressent dans son écriture. Le livre pourrait aisément faire un bon film. Il a choisit de situer l'histoire dans sa ville natale, une petite bourgade de Pennsylvanie, où tout le monde se connaît, où les bons supportent les moins bons, où le meilleur compagnon des âmes égarées s'appelle alcool. Le personnage principal est un jeune homme massif, apprécié des autres mais limité intellectuellement à cause d'un accident d'enfance. Ambiance glauque. On peut pensé aussi bien à *Des souris et des hommes* qu'a *Joe* de Larry Brown. L' adjoint du shérif c'est l'archétype du prédateur. De l'homme sans scrupules qui sauvera sa peau coûte que coûte. Sa psychologie est basée sur le rapport de force permanent. Il survit comme les animaux qui habitent l'immense forêt adjacente. Les autres ne sont pas ses égaux. Ce sont soit des jouets, soit du gibier, soit des ennemis. L'homme n'a pas d'amis, à part l'alcool bien sûr ! Il aimait bien Mindy, la serveuse, mais maintenant elle est morte. Un agent viendra de l'extérieur pour enquêter. Il lit des livres et connaît mal cet environnement sauvage. L'auteur m'avouera en fin de soirée que ce personnage c'est lui. Citadin depuis plusieurs années, c'est l'homme de « l'extérieur » qui ne vit plus là où il a grandit. Chaque personnage apporte avec lui son propre monde, et la confrontation de ces mondes c'est la vie villageoise étalée sur moins de 24h.
Limite d'espace, de temps, de personnalités, l'auteur s'est imposé moultes restrictions et malgré une histoire simple, et on est happer dès le deuxième chapitre. Exercice ultra difficile à réaliser qui se cache sous une apparente simplicité. C'est ça être romancier !

Nager Sans Se Mouiller, Carlos Salem

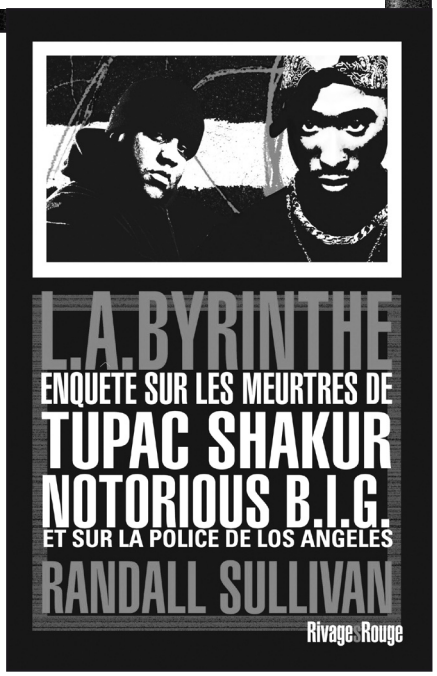


On change radicalement d'atmosphère. Direction la plage. L'histoire se déroule dans la région de Murcie au sud-est de l'Espagne, dans un camps de nudistes. Le personnage principal, un tueur à gage gauche, timide et sans charisme, cadre supérieur dans une multinationale pour couverture, y passe des vacances avec ses enfants et remplit un contrat de dernière minute. Pour compliquer un peu les choses, il croise son ex-femme en compagnie d'un ancien ami à lui dans le même camping. Cerise sur le gâteau, le numéro de plaque d'immatriculation de la « cible » , n'est autre que celle de la bagnole de sa femme. Un beau sac de nœud !
Pas évident de rendre vivante et crédible ce genre d'histoire loufoque mais pour Carlos Salem, c'est juste une formalité. Cet argentin avec sa dégaine de vieux flibustier semble avoir trouver pleinement son style.
Ambiance San Antonio/OSS, histoire bien ficelée et déjantée, ça se présente comme un polar d'été mais ça passera quand même nickel avec un chocolat chaud en regardant tomber les flocons.

Baltimore, David Simon

Attention, pavé de 1000 pages ! Une enquête au cœur de la meule. Un an avec la police de Baltimore dans une des villes qui possède le plus haut taux de criminalité des USA. David Simon est tout simplement un monstre de travail. Un style direct, du journalisme de terrain sans limites. Et dire qu'il avait 27 ans quand il a écrit ça... On dirait du Albert Londres avec 800 pages de plus et quelques années de fac au cul. C'est détaillé sans être pompeux et tout le monde en prend pour son grade – gradés ou non. L'enquête principale tourne autour du meurtre d'une écolière dont le corps a été lâchement abandonné au coin d'une ruelle. Beaucoup de flics au bout du rouleau, des méthodes pas vraiment catholiques et un fond politique sous pression. On est absorbé par le système ! Les bons polars c'est cool, mais quand c'est un reportage précis, exhaustif qui se lit comme un roman c'est encore mieux ! Donc rien n'est épargné. Le chapitre sur les descriptions d'autopsie est sans limites. Barback style ! Tu en veux, y'en aura ! Les morts pleuvent en série. Pas de vacances pour les cadavres ! Ouch, ça ferait un bon titre pour un San Antonio, non ? Ça se passe à la fin des années 80. Ils sont à peine plus limités niveau recherche scientifique, les femmes flics sont vues comme des secrétaires mais la hiérarchie recherche toujours la même chose : du chiffre, du chiffres et encore du chiffre…

L.A.byrinthe : Enquête sur les meurtres de Tupac Shakur et Notorious B.I.G, Randall Sullivan



Le big business brutal et sans concession. Suge Knight, le boss du label Death Row Records ne s'encombrait pas des formes usuelles commerciales pour négocier un contrat, faire venir un artiste ou le conserver. Son truc, c'est le passage en force. Méthode du marteau-pilon. Pour rafraîchir la mémoire, la team Death Row était composée entre autre de Tupac, Dr Dre, Snoop Dog, DJ Quick, The D.O.C. et MC Hammer, une magnifique brochette commerciale made-in west-coast. Suge Knight, ancien linerback de 130 kilos et multirécidiviste pour coups et blessures avait des méthodes très spéciales pour récupérer des contrats de rappeurs déjà signés. Intimidation, harcèlement, passage à tabac, humiliations collectives aidé par une bande de gorilles pouvant comporter parfois jusqu'à trente personnes ! Ses attaques visaient aussi bien les dirigeants de labels que les producteurs, les artistes et quiconque se mettait sur son passage pour ralentir ses ambitions. Tout le monde l'écoutait, tout le monde le craignait, et personne n'osait partir même si pour certains le paquet de royalties que leur devait Big Boss se comptait en millions de dollars.

Même si vous n'êtes pas consommateur de gangsta rap, voir carrément allergique au style, ici il ne s'agit pas que de musique. On est dans un vraie enquête policière. Une ambiance Ellroy dans le années 90, avec plus de bodygardes, des gangs (Bloods contre Crips), des muscles, des flingues, des portes-flingues et du spectacle ! La thématique principale tourne autour de la relation entre les policiers du L.A.P.D et le label Death Row records. Suge Knight arrosait au large et certains policiers qui restent des êtres humains potentiellement envieux et corruptibles n'ont pas hésité à mettre la main dans le pot de confiture pour dégoter appartements, voitures de sport et filles aux corps de rêves histoire de parfaire ce décor très easy-life. Typique du genre d'histoires qui collent à réputation de la police de Los Angeles, toute époque confondues. Je pense à *Mob City* de Franck Darabont, le réalisateur du splendide *The Mist*. L.A. c'est la Sin City par excellence, la Babylone, la ville de toutes le convoitises, mais il n'y a pas que chez les ricains que l'on trouve ce genre d'histoires non ?.. et les 52 kilos de cocaïne disparues aux Quai de Orfèvres ?

En parallèle, beaucoup d'infos sur les meurtres de Tupac et Notorious Big et les nombreuses échauffourées entre Death Row et Bad Boys records le label de Puff Daddy. Histoire de gros sous, d'égos surdimensionnés, de manipulations, de violence bref toute la pourriture qui se forme autour du gros fromage du show biz. Quand la société du spectacle rencontre le ghetto sous l'œil bienveillant de la police et de la désinformation médiatique.

American Desperado, Jon Roberts & Evan Wright

Le livre du mal, ça c'est un beau cadeau de Noël ! J'étais passé complètement à côté de la grosse couverture médiatique qu'il y a eu à sa sortie. Et pour cause. Ici pas de quartiers, pas de place pour les faibles. Jon Roberts, truand de la pire espèce y déballe toute sa vie en long, en large et surtout en travers ! Fils d'un mafioso new-yorkais lié au puissant clan Gambino, Roberts a vadrouillé aux quatre coins de l'Amérique et a baigné dans les pires affaires de drogues des années 70 et 80. Le mec est ultra-violent. Sans pudeur, sans remords ni compassion, il n'hésite pas a balancé des noms, à fournir les détails les plus crus de sa vie de grand salopard – de ses parties de jambes en l'air à ses boucheries de soldat au Vietnam en passant par ses règlements de comptes durant toutes sa carrière de criminel endurcit. Réflexions sur la famille, la pègre, les arnaques, le cartel de la drogue, le luxe, la débauche, la guerre, la corruption, la politique, la justice, le business légal et illégal. Une vraie fresque américaine, vu du dessous, des enfers… Le genre de mec sur qui il ne fallait surtout pas tomber. Dire que de tels tarés existent à la surface de la terre… J'en fais dans mon froc !

Le journaliste Evan Wright intervient judicieusement – pour rectifier le tir quand M. Roberts s'emballe un peu trop ou quand sa mémoire fait défaut. Il replace les faits, les noms dans le contexte historique avec des sources fiables. Sept cents pages de violence froide.

La Nuit La Plus Longue, James Lee Burke

C'est mon troisième James Lee Burke, et à chaque fois, le même constat s'impose : cet homme écrit divinement bien. Style ultra-fluide, personnages solides et une histoire qui se déplie comme un beau livre animé. Le Monsieur ne cherche pas a entortiller son monde… Et toujours ce fonds socio- politique cher à celles et ceux qui croient encore que l'espèce humaine mérite respect et dignité. C'est clair, Burke prends le parti des opprimés, des délaissés, des petites gens en évitant soigneusement de se placer sur le podium de mister démago. Il n'épargne pas les vices humains mais préfère encore plus dénoncer les injustices du système. Banco ! L'après Katrina c'est du pain bénit pour se laisser aller à ce genre de dénonciations.

Ici l'inspecteur Robichaux, s'empêtre dans une affaire boueuse à souhait qui mêle des histoires de viols, de vols, d'abus de pouvoir, de racisme, d'escroquerie sur fonds de pauvreté. Au milieu de tordus et véreux en tout genre, il va mener l'enquête jusqu'au bout quitte a se boucher les naseaux et remuer encore plus la merde afin qu'elle jaillisse au visage de toute la communauté.

Ce qui se passe à la Nouvelle-Orléans doit rester à la Nouvelle-Orléans. Ce n'est pas l'avis de James Lee, et au delà de la catastrophe humaine, il élève le débat d'un bon cran et réajuste les lorgnettes.

La Nouvelle-Orléans a été systématiquement détruite, et cette destruction a commencé au début des années 1980, quand on a délibérément réduit de moitié les fonds fédéraux accordés à la ville, et que, en même temps, le crack s'est introduit dans les cités. Je laisse à d'autres le soin d'expliquer l'absence d'entretien des digues de Katrina, et l'abandon de dizaines de milliers de personnes à leur destin. Mais, selon moi, il reste un fait irrévocable : on a vu une ville de la côte sud des état- unis devenir une autre Bagdad. Si cette situation a un précédent dans notre histoire, il m'échappe.

Le supplément de Noël :

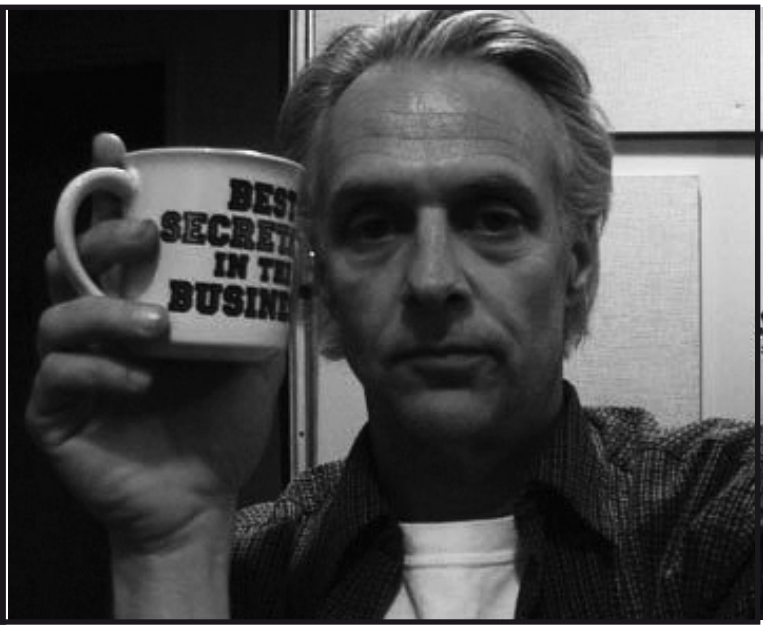
Si loin de Caïn, Pierre Pelot.

Qui dit noël, dit sapin. Qui dit sapin, dit forêt. Qui dit forêt, dit survival !

Pierre Pelot est un écrivain vosgien, ultra prolifique. Il n'as pas le permis de conduire et vit comme un vieil ours dans la montagne, loin de Paris. Le genre et le sous-genre ça le connaît bien. Western, policiers, science-fiction, horreur. Le monsieur a plus d'une corde a son arc, il dessine et écrit également des livres sur sa région - bref pas limité. Il a été édité chez fleuve noir, rivage noir et a écrit pour la collection Gore dont on a pas mal entendu parler ses derniers temps. A lire : *Gore, dissection d'une collection*.

Nous sommes dans les années 80, en plein cœur des Vosges. Deux bûcherons se rendent dans un bois, pour couper des arbres. Jusque là rien de choquant pour des bûcherons. Une fois sur place, ils constatent que leur caravane a été forcée. On ouvrant la porte, il découvre un énorme étron méticuleusement déposé sur la table. Avec peu d'éléments, l'ambiance est posée. Plus tard on leur vole leurs tronçonneuses. Pas du genre à se laisser faire, ils partent à la recherche des coupables. Leur piste les mènent à une ferme, perdue dans les hauteurs d'un plateau où habite une famille revêche vivant dans l'inceste, la crasse et la peur de l'autre. Un roman de survie à la française, maîtrisé par un homme pour qui le genre est une seconde nature. Les sapins cachent la lumière, la cruauté et la bêtise des gens se trouve bien gardée. Ouais, True Detective c'est bien, mais nous on a Pierre Pelot ! Merci monsieur !

Jim Monroe, l'homme le plus cool d'Orange County !



Jim Monroe, c'est l'homme qui a enregistré le dernier album des Irradiates. Nous l'avons fait déplacer de son studio The Racket Room à Orange County pour qu'il applique son savoir-faire sur les prises de son des guitares surf – il a entre autre Ghaslty Ones, Bamboras, Huntington Cads et Tiki Tones dans son CV – tout en gardant le côté punchy du punk rock californien. Ça tombe bien, Jim à enregistré « O.C Confidential » d'Adolescents, un disque qui avait pas mal tourné dans mon lecteur mp3 et que Slow Death a eu la bonne idée de sortir en version LP il y a trois ans.
Nous avons rencontré Jim une première fois à Los Angeles. Arpentant ensemble les rues de West Hollywood, il nous a alors dévoilé sa qualité de guide touristique du rock et du punk rock. Nous avons passé ensuite une semaine en studio avec lui, donc forcément, il s'en dit des choses, s'en raconte des histoires. Cette interview a pour but de faire partager les quelques anecdotes échangées pendant notre session et de mettre en lumière son parcours de preneur de son. Le genre d'exercice coutumier chez Slime.

Merci à mon pote Guy – aka Laur pour les moins intimes – pour la traduction.

Quand as-tu commencé à faire du son ? Qu'est-ce qui t'as donné envie d'en faire ton métier ?

C'était au début des années 80, j'ai commencé à enregistrer mon groupe, puis d'autres musiciens avec mon 4-pistes. Une de mes plus grosses motivations était que, en tant que batteur, on me demandait toujours d'ajouter des pistes de batterie sur d'autres pistes de guitare/chant déjà enregistrées, mais sans clic. J'étais donc forcé de m'adapter au tempo tant bien que mal. Très frustrant, et pas très gratifiant. Ça m'a vraiment motivé pour acheter mon propre matos.

Quels ont été les albums où la production t'a fasciné et t'ont donné envie de te lancer dans cette aventure ?

Quand j'étais gamin, j'admirais les enregistrements des Beatles. Plus tard, j'ai adoré le soucis du détail qu'on pouvait trouver dans les enregistrements de Steely Dan. Zappa également faisait des enregistrements incroyables, aussi bien en live qu'en studio, et en utilisant différentes techniques. J'aimais aussi beaucoup les prods sur lesquels Nick Lowe a travaillé.

Comment aimes-tu travaillé ? Quels conseils donnes-tu aux groupes qui viennent chez toi ?

Je dis à toute personne qui veut travailler avec moi, qu'ils devraient faire une démo avant toute chose. Le temps en studio coûte cher, et tu n'auras pas l'argent nécessaire pour avoir le temps d'expérimenter. Tout doit avoir travaillé avant l'enregistrement : Le tempo, la structure de la chanson, la tonalité et les

textes.

Toi qui a bossé avec de l'analogique pendant des années, que penses-tu du numérique et de l'explosion des home-studios ?

L'enregistrement moderne digital ne cesse de s'améliorer. C'est pratique et tout à fait logique pour les gens d'enregistrer chez eux. Plus besoin d'une pièce énorme pour enregistrer le chant ou les guitares. Si ils s'y connaissent un peu en informatique, ils peuvent utiliser des sessions enregistrées dans un studio professionnel, et les éditer eux-mêmes, refaire des pistes, etc. Par contre, si tu joues dans un groupe de rock, il est sûrement encore préférable d'aller dans un studio où tu auras 20 micros à disposition, un système casque, et un ingénieur du son talentueux.

Tu as enregistré deux des meilleurs albums de surf des années 90 à savoir « Head Shrinkin Fun » des Bamboras et « A-Haunting We Will Go-Go » des Ghaslty Ones sortis tous deux sur Zombie à Go Go le label de Rob Zombie. Pourquoi ses groupes au son si typé sont-ils venus chez toi ? Rob Zombie est-il passé pendant les prises ?

J'avais déjà fait un disque avec The Bomboras avant « Head Shrinkin' Fun », un album sorti sur Dionysus, « It Came From Pier 13. » The Bomboras étaient des potes des Ghastly Ones. Oui, Rob et sa femme sont venus assister à une session, et ils ont tous deux été très sympas.

Tu as pas mal bossé avec Farside et d'autres productions Revelation Records. Dans quelle circonstance as-tu rentré Jordan Cooper et commencé à travailler pour le label de la côte Est ? Connais-tu leurs dernières sorties, comme Title Fight par exemple ?

J'ai rencontré Jordan quand Rev a déménagé en Californie. Le studio dans lequel je bossais (For The Record) avait déjà enregistré un LP pour Cargo Records, pour le groupe Headfirst . Leur batteur, Kevin Murphy se retrouva plus tard dans Farside en tant que songwriter/chanteur/guitariste. Ces disques ont engendré ceux de Sensefield, Gameface, Ignite, Outspoken etc. Par contre, j'ai pas entendu leurs dernières productions.

On dirait que tu as fidélisé quelques clients. CJ Ramone, Adolescents sont venus enregistré plusieurs fois chez toi. Comment se sont passé les sessions avec ces « vieux de la veille » ? Les connais-tu depuis longtemps ?

J'ai rencontré Steve Soto de The Adolescents au début des année 90 lorsqu'il jouait dans un groupe qui s'appelait Joyride. Steve a tourné en Australie avec CJ Ramone quand ils jouaient dans 22 Jacks. Travailler avec ces mecs est toujours un plaisir, ça va toujours très vite et on s'amuse bien.

Comment avec un background très punk rock se retrouve-t-on a enregistrer un album de Screamin Jay Hawkins. Le personnage est-il à la hauteur de sa réputation ?

Quand j'ai commencé à enregistrer, j'ai travaillé avec plein de groupes de styles différents. J'avais mixé l'album de Salomon Burke pour Bizarre Planet le label de Jay à l'époque. Jay était un mec gentil, très doux et drôle. On m'avait dit qu'il n'aimait pas faire d'overdubs, qu'il voulait toujours faire des prises de chant live. On a dû à un moment retoucher quelques paroles, faire un overdub, et ça l'a complètement perturbé, il n'a pas apprécié. On a enregistré 22 titres live pendant ces sessions, qui se sont retrouvés sur deux disques différents.

Quels groupes originaires d'Orange County penses-tu qu'il faille connaître ?

Si tu aimes les guitares agressives, jette une oreille sur le nouveau Fu Manchu, « Gigantoid ». J'ai enregistré les guitares et le chant. Good, fuzzy fun !

Je suis fan de Michael Rosas qui jouait dans Smile/Satisfaction, va voir sur son site : MichaelRosas.com. J'aime bien aussi Vicky and The Vengents, du garage/pop très fun.

Top trois des studios pour lesquels tu serais prêt à tout abandonné s'ils t'appellent pour aller bossé chez eux ?

Une fois, à Londres, je suis allé jusqu'à la porte d'entrée d'Abbey Road Studios. J'ai dis que je venais des Etats-Unis, et j'ai demandé si on pouvait visiter . Le mec a l'entrée a répondu « Non, je pense pas. » Mais bon, qui ne tente rien n'a rien... J'ai eu la chance d'enregistrer à Capitol Studio B, Ocean Way et au Morin Heights à Montreal . Également au Cherokee et au Mad Hatter à L.A. , qui n'existent plus maintenant.

Trois albums que tu aurais voulu avoir enregistrés ?

Um…Je dirais The Shaggs « Philosophy of The World »,
XTC – « English Settlement » and The Mothers – « Just Another Band From L.A. »

Tu es allé deux fois en France pour travailler, qu'en retiens-tu ?

Je n'ai quasiment rien vu de Paris faute de temps, mais la campagne près de Dijon est magnifique. Angoulême également, et la Citadelle de Besançon. J'admire l'intérêt que la France porte à l'art. Les gens sont sympas, et bien-sûr, la nourriture est « magnifique » (en français dans le texte !)

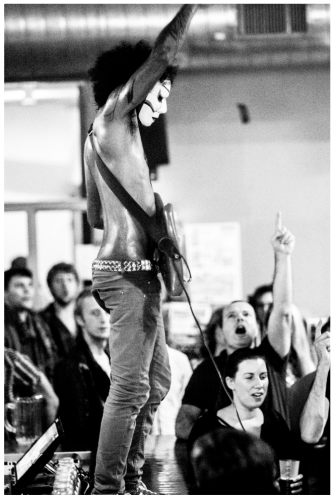
www.racketroom.com
JimMonroe@RacketRoom.com

Night Birds, *Born To Die In Suburbia*, Grave Mistake Rds

Les New Yorkais qui sonnent très West Coast déboulent en force avec un album en béton armé. Son blindé de reverb mais précis, rythmique catchy et toujours aussi rapide. Pas de temps morts, des morceaux qui disent l'essentiel vital en deux minutes. J'avais acheté leur premier 45t que j'avais bien aimé mais qui ne m'avait pas fait grimpé au faux plafond pour autant. Ici, on suce et on re-suce la moelle des vieux briscards d'Adolescents, Dead Kennedys, Agent Orange, avec la gnaque 2.0 et une exécution 9.5/10.

Monsters of Surf, *compilation*, Ding Dong Records

Houlà ! Ça déboule des quatre coins de la planète, à grands coups d'instrus exécutées par des groupes aux couleurs et aux écoles différentes mais unis dans un même combat, le renouveau de la surf music ! Rien que ça ! Pas de quoi rougir devant des énièmes copies de Link Wray, Trashmen ou Pyramids, ici chacun y va de sa sensibilité, histoire d'attraper la ficelle qui permettra de se démarquer du petit camarade. Arno et ses Clockworks ouvre la marche avec un morceau terrible, méga-puissant. Le reste varie en fonction des productions, parfois métallisées parfois lyophilisées, des manières de jouer très différentes autant que les bagages musicaux des groupes présent sur cette compil (noise-expérimental pour certains, lounge-exotica pour d'autres, surf garageoux pour les plus sacerdotaux ou trash métal/psycho punk pour les frontaux…) L'ensemble est plutôt cool et vraiment digne d'intérêt. A faire écouter à ceux et celles qui rabâchent que la surf c'est chiant et toujours pareil…



En plus, pas mal de connaissances dans le lot, forcément, microcosme un jour... Des noms ? En vrac et sans accointances particulières : Necronomikids, Threesome, Dead Rocks, Biarritz Boys, Mullet Monster Mafia, Pirato Ketchup et les remarquables Daikaiju d'Alabama dont les guitariste est à l'initiative de ce rassemblent de guerriers des vagues. Big up Bro' !

Batalj, *S/T*, multi-labels

D'habitude, ce genre de trucs extrêmes c'est pas trop ma came. En plus quand c'est fait par des artistes, ça me parle encore moins. J'ai rien contre les artistes, mais je suis plus sensible aux musiciens. Ça vous paraît sans queue ni tête ce que je vous raconte ? Pour être plus précis, quand le coté beaux arts prends le dessus sur la musique, j'ai souvent du mal à me fondre dans l'univers du groupe. C'est pour ça que le duo Wahrol/Reed me fatigue même si la musique du Velvet reste OK. Ici, ça tire plus du côté de Locust, en plus crade. Sur scène, c'est la guerre du son. Pour avoir joué avec eux, ça fait un truc : soit on reste, soit on vomit. Je suis resté. Les synthés agressifs et les parties composées ne m'ont pas fait peur. J'ai même été un moment fasciné par ce débit de violence brute. Le batteur avait un bras dans le plâtre, il a réadapté toutes ses parties, et a décidé de partir en tournée en mode Def Leppard. Performance assez folle. Sinon une des pochettes les plus dégueux que j'ai vu dans ma vie. Des boutons purulents en gros plan, faut être vraiment barjots ou très arty pour faire ça ou les deux… Un jour, il faudrait faire un concours des pochettes les plus vomitives qui soit. Juste pour voir. Quelqu'un veut-il lancer un concours ?

The Quakes, *Live by the Sword*, Rexx

Cinq morceaux sur ce maxi CD, enregistrés avec le nouveau line-up de Monsieur Paul, Roman, un des personnages les plus intéressants de la scène psychobilly. Cet artisan du rock pourrait selon moi franchir très largement les frontières étroites de cette scène souvent embarrassée à l'idée de faire peau neuve. Pourtant, les Quakes restent une affaire de connaisseurs. Les professionnels diraient, trop codifié ou hors-circuit... Déjà entendu, je vous assure ! Donc si on veut être dans le Game, il ne faut pas de codes : pas de repères, pas de références, pas d'appuis culturels, pas de personnalité ; et également se trouver dans le circuit, c'est à dire faire des tours le plus vite possible sur la même piste puis passer à la course suivante quand l'arbitre à sifflé la fin, vous me suivez ? Pourquoi ne parle t-on que de Rap Game ? Le Rock Game existe aussi, et depuis bien plus longtemps... Mister Roman n'a que faire du Game, ses codes il les a digéré depuis longtemps. Le rockabilly, la country, l'énorme poids de Setzer, la pop anglaise et la synthpop, reprises de Real Life, Depeche mode ou Echo and the Bunymen à l'appui. Sur certaines photos, plus anciennes, on aurait presque pu les confondre avec Lord of the New Church. Du coup les Quakes sonnent comme un groupe néo-rockabilly sombre et mélodique à la fois. Qu'ils soient sur des rythmes ternaires ou très rapides.
Ce maxi est moins marqués par les 80's mais comporte cepen-

dant sa dose de tirades vocales bien senties et agrafe ses mimiques plutôt du côté de la country.
Pour conclure, sur scène, c'est toujours aussi classe. J'avais joué avec eux il y a plusieurs années et j'ai eu la chance de les revoir cette année. Du grand standing, avec un batteur extrêmement bon qui a joué sa vie sur scène. Si vous voulez vous lancez dans l'aventure Quakes, attaquez par *Psyops*, un must pour commencer.

Man Or Astroman ?, *Defcon 5…4…3…2…1*,
Chunklet Records

Que pouvaient-ils faire après A Spectrum Of Infinite Scale ? L'apogée de leur musique surf/noise/expérimentale, un album étourdissant qui m'a fait voyagé plus d'un fois. Et voilà, boum ! La chute ! Déjà, les 45t sortis précédemment m'avaient moyennement emballé. Mais là, quatorze ans plus tard, ils repartent du début, et c'est pas joli, joli… Pas nul, non, mais l'ambition a laissé place à la lascivité, au manque de tension qui fait qu'on est des gens cools mais chiants. Je suis un peu dur, mais ces types ont été un temps mes héros, et le sont encore un peu car je ne renie pas facilement mais ils m'intéressent moins. Pas grave, je dégainerai le *1000x* si j'ai un coup de blues…

Baton Rouge, *Totem*, Echo Canyon

Ils n'ont pas écouté American Football ou Mineral dans leur jeunesse, pourtant leur nouvel album me fait fortement penser aux ancêtres émo honteusement oubliés. Même si l'allure de leurs morceaux me rappelle un peu la team Jade Tree, les lyonnnais ont la particularité de chanter en français, exercice jamais simple paradoxalement quand on est français. Chez eux, le truc est assumé depuis des années et ça colle parfaitement à l'ensemble. Un album soigné que je préfère au précèdent mais qui aurait peut être mérité un chouilla plus de prod, juste pour dire...

The Feelies, *Crazy Rythms*, Sire

Ah!.. comme c'est cool de ne pas devoir faire de l'actu. De bosser pour soi, pour son propre plaisir et parler de sa vie. Peinard. Quand on a le coup de boost, on voudrait cracher à la figure du monde toutes les beautés qui nous ont ébloui récemment. Et bien, c'est l'occas', non ? Une correspondante à la plume particulièrement bien affutée m'oriente sur ce groupe dont j'étais totalement passé à côté. Tiens, on dirait la pochette du premier Weezer... Post- punk inventif, guitares mélodramatiques, chant sur la lame du rasoir, et des beats dignes des Gories ou pour le plus pointu-e-s, des Urinals. Le genre de truc qui peut vite me faire monter au plafond. Mega-hypnotique. Je sais, apparemment c'est un classique mais on s'en fout, n'est-ce pas ? Les hipsters peuvent se rhabiller, ils ne feront pas mieux.

Kevin Morby, *Still Life*, Woodist records

J'avais complètement accroché avec le second album album des Babies Our House on the Hill. Je ne suis pas spécialement friand de cette pop gentiment lo-fi et de son look post/grunge qui fait rage dans le rock indé depuis 10 ans, mais là j'étais tombé la tête la première dans ces putains de bonnes compos méga fraîches avec la voix de l'ex-Vivian Girls en soutien. Ouais, j'ai peu de trucs de ce genre dans ma disco excepté Lover et quelques bricoleurs du dimanche, ou alors il faut remonter à Beat Happening ou The Vaselines. Peu importe. Our House on the Hill, c'était le top du basket dans le style. Quand Julien m'a branché pour la commande du Kevin Morby, le chanteur des Babies, j'ai dis : j'en suis ! Et bien, pas déçu le garçon ! Chansons outrageusement inspirées, qui percent le cervelet avec une mèche de 10 façon Frankenhooker. Des moments plus faibles que d'autres surtout sur certaines séquences privilégiant l'ambiance, dommage, je n'aurais voulu que des tubes, mais se sera pour la prochaine... je le sens bien parti.

Goat, World Music, Rocket Recordings

C'est Arno, mon guitariste qui m'avait aiguillé sur ce groupe. Avec un nom et une typo pareille, on pourrait imaginer un truc revival death rock, ou black métal – lettrage gothique à la Bathory – mais c'est bien de rock psyché qu'il s'agit. Un univers axé sur la paganisme suédois. Le groupe vient d'un village de 529 âmes qui aurait subi la malédiction d'un sorcier après l'invasion chrétienne. Bref, pour un projet musical conceptualisé, mieux vaut avoir une histoire bien tordue. Ambiance Wicker Man garantie ! Niveau costume de scène ,c'est du même acabit. Masque doré, toge en lin, cagoules, collier… Pas ce qui se fait de plus discret, mais au moins l'identité est bien marquée. Une autre particularité, c'est les deux chants féminins. Longues mélodies poussives et envoûtantes, un peu surprenant au début. Des guitares bardées d'effets bien ame-

nés qui tranchent par moment avec des gimmick hard rock plutôt rudimentaires. Mais là où tout se joue, c'est au niveau des arrangements et de la mixité sonore. Derrière les guitares psyché, une armada de beat tribaux qui peuvent nous faire voir en triple les grands druides nordiques de notre imagination. Je sais écrit comme ça, ça peut en effrayer deux trois, d'ailleurs ça passe ou ça casse mais en étant devenu accroc un temps, j'en suis ressorti sans trop de séquelles, comme quoi.

Not Scientists, *Leave Stickers On Your Graves*, multi-labels

C'est la première fois que je voyais les Not Scientists alors qu'ils sont passé plusieurs fois à Besac. Ce soir ils jouent avec The Copyrights. Je suis là, j'y vais. Grand bien m'en fasse. Les ricains m'ont gonflé mais eux ont cassé la baraque. Je crois que c'est ce que je préfère de tout ce qu'a fait Ed. Un mélange peut être plus subtil de rock indé, de pop punk avec un chant toujours soigné mais présent quand nécessaire et un batteur au jeu simple mais solide. Un bâtisseur celui-là. Trois titres sur le EP, deux bien classes, et *I Wanna Be A Spaceship* qui me rend à peine tiède. Sur la prochaine fois qu'ils repassent j'en serais !

The Estranged, *S/T*, Dirtnap records

Hop là, un week end à Lyon, une petite soirée au Trokson en visiteur avec un concert d' Estranged en prime, ça requinque un daron ! C'est la première fois que je vois le lieu autant blindé, au moins deux cents personnes partagés entre le bar et la terrasse. Apparemment, depuis qu'ils ont décidé de faire les concerts gratos, la populace se bouscule un peu plus au portillon. Ce n'est pas l'unique secret du déplacement de foule mais ça y contribue. Et oui, le tout gratuit ! Sur le principe, j'ai rien contre, je suis même plutôt pour ! Les transport en commun, la santé… Je connais mes classiques... Le partage, le bien commun, la réduction des inégalités, j'y crois, sans blaguer. Et aussi le contrôle de soi. S'améliorer afin d'améliorer la société. Chasser ses pulsions négatives et prendre de la hauteur. Vouloir tirer a vue dès qu'on est contrarié, un peu chatouillé par le camarade de classe qui bosse moins mais qui réussit mieux c'est la solution de facilité, l'instinct, le chemin le plus court… On peut ruminer tel un cyclope dans sa caverne, pesté sur le monde entier qui n'a rien compris, mais au final on se fera encore plus de mal à soi-même : « Don't care what they may say, We got that attitude ! » Merde, c'est moi qui ait écrit ça ? Leçon de philo niveau de celle qu'enseignait Philippe, sorry on passe la seconde ! Pour en revenir à la gratuité et au rock c'est le même roulement de tambour. Si le groupe est payé honnêtement, que le public répond présent et le patron est content, je suis pas trop du genre à aller chercher des poux dans la tête du voisin… Retour au Trokson, je prends une boisson et me rends au sous-sol. Le groupe joue un set court mais très convaincant. Assez troublant ce tremolo naturel dans la voix, comme sur disque, qui plus est sur une sono on l'on ne peut guère tricher... Après un concert très good, je me rends sur le stand pour me procurer la rituelle galette. Bizarrement, y'a pas foule au portillon. Sur 80 personnes qui ont assisté au concert – sans avoir déversé un kopeck, les 120 autres sont restées dehors – combien ont choppé un skeud ? Je sors, regarde autour de moi, très peu détiennent le trophée de la soirée. C'est quoi le délire ? J'entends que 12 euros c'est trop cher pour un LP, no comment, et les autres, qu'en pensent-ils ? Les autres s'en cognent. Je passe encore pour un vieux plouc avec mon LP sous le bras. Un bourgeois qui se permet d'écouter de la zique en physique, quelle relique ! La pochette de ce dernier skeud est très laide, soit, mais j'en ai des pires à la maison.

La raison pour laquelle je me suis décidé à faire de la musique à 14 ans – hormis celle de faire un truc intense avec mes amis –, ce n'était pas pour finir avec une inconnue chaque soir, ni pour devenir riche, encore moins célèbre, pas spécialement pour délivrer un message ou faire la révolution, pas pour me droguer ou péter une chambre d'hôtel, non plus pour faire la couv' d'un mag national, non la principale raison, c'était de faire des disques ! Ouais, faire des disques ! Encore hier soir, un petit mec me dit qu'il a sorti un EP avec son groupe, je lui réponds machinalement :

-« Ouais cool, il est en vente au Bastion ? »

-« Non, c'est du Mp3 en téléchargement gratuit ».

Quel connard je suis. Réflexe archaïque. Je juge pas. A sa place, dans cette époque j'aurais fait la même. EP égal plus forcément 45t, je m'y ferai jamais. « Records are better than people » ça s'écrit maintenant au marteau et burin dans les grottes de Lascaux.